IOTA PRODUCTION PRÉSENTE

MILLENIUM FESTIVAL 2021 COMPETITION

LES HÉRITIÈRES

UN FILM DE **CHARLOTTE DIAMENT**

DOSSIER DE PRESSE

ÉCRIT ET RÉALISÉ PAR CHARLOTTE DIAMENT PRODUCTION ISABELLE TRUC IMAGE THOMAS SCHIRA INGÉNIEUR DU SON LASZLO UMBREIT, BRUNO SCHWEISGUTH ET THOMAS GRIMM-LANSBERG MONTAGE SANDRINE DEEGEN MONTAGE SON LASZLO UMBREIT MIXAGE RÉMI GERARD. UN FILM PRODUIT AVEC L'AIDE DU CENTRE DU CINÉMA ET DE L'AUDIOVISUEL DE LA FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES, ET DU SERVICE PUBLIC FRANCOPHONE BRUXELLOIS EN COPRODUCTION AVEC LE C.B.A. (CENTRE DE L'AUDIOVISUEL À BRUXELLES), LA RTBF (TÉLÉVISION BELGE) ET SCOPE PICTURE. RÉALISÉ AVEC LE SOUTIEN DU TAX SHELTER DU GOUVERNEMENT FÉDÉRAL BELGE VIA SCOPE INVEST

SYNOPSIS

À Bruxelles, dans les années 90, on rêve encore ça et là aux utopies et à la fraternité entre les peuples. L'école se veut le chantre du multiculturalisme, du progrès et de l'égalité. Quatre jeunes filles issues d'origines différentes grandissent dans ce contexte et se projettent dans une société heureuse.
Trente ans plus tard, elles se réunissent autour de l'une d'entre elles devenue cinéaste, pour tenter de saisir les points de bascule politiques et sociaux entre le monde rêvé de l'enfance et le trouble de la vie contemporaine.

FICHE TECHNIQUE

Réalisation : Charlotte Diament
Écriture : Charlotte Diament
Image : Thomas Schira
Montage image : Sandrine Deegen
Son / Montage son : Laszlo Umbreit
Mixage : Rémi Gerard
Composition musicale : Laszlo Umbreit / ESINAM
Producteur : Iota Production - Isabelle Truc
Coproductions : CBA, RTBF, Centre du cinéma de la Fédération Wallonie-Bruxelles, Scope pictures
Distribution : Iota Distribution

Support de tournage : HD – 1080p
Support de diffusion : DCP
Son : Stéréo
Ratio : 1,85:1
Durée : 56'

Langue version originale : Français
Sous-titres : Anglais
Année de production : 2021

BIOGRAPHIE DE LA RÉALISATRICE

Charlotte Diament est née en 1985 à Bruxelles. Après une formation à l'Université Libre de Bruxelles en Histoire contemporaine et en analyse des Arts de la Scène, elle travaille un temps dans une Maison de femmes. Par la suite, elle participe à la mise sur pieds d'un restaurant de quartier dans lequel elle travaille durant 7 ans.
Ayant grandi et évolué dans un quartier marqué par les grands courants d'immigration qui traversent Bruxelles, elle reste empreinte de questionnements liés aux mélanges culturels et aux héritages politiques et générationnels.
Ces thématiques sont au cœur de son premier documentaire, «Les Héritières».

NOTE D'INTENTIONS

1 – GENÈSE DU PROJET

LE MULTICULTURALISME COMME UNE ÉVIDENCE

A la moitié des années quatre-vingt, mes parents décident de s'installer dans le quartier turc de Bruxelles. Je suis née quelques mois plus tard, en 1985. Ce choix parental fut économique mais aussi idéologique : venir s'installer dans ce coin de Bruxelles, considéré comme peu attrayant, est une forme de résistance et de singularité assumées.

Mes parents sont alors imprégnés de cette culture post-soixante-huitarde, entre tradition militante et désir d'expérimentation. Il y a aussi sans doute la nécessité d'asseoir leurs différences, parfois silencieuses : ma mère est wallonne, d'origine belgo-hollandaise et de culture chrétienne, et mon père, bruxellois, est d'origine juive-polonaise.

Mon enfance s'est déroulée à la lisière des communes de Schaerbeek et Saint-Josse-Ten-Nood. Les principales populations sont alors originaires d'Anatolie et du nord du Maroc. Ma vie de fillette se déroule entre l'école de la Place de Saint-Josse, le quartier et la maison. Ce décor venu d'ailleurs est celui de mon quotidien : les épiceries, dont les étals de fruits et de légumes débordent sur le trottoir, les cafés réservés aux hommes, d'où s'échappent les volutes de cigarettes et les sons de la télévision turque, les pas de portes investis par toutes les générations de femmes, les poussettes qui transportent tantôt les enfants, tantôt la marchandise nécessaire à les nourrir.

La politique menée dans la commune se veut portée sur l'ouverture et l'intégration. Son bourgmestre socialiste, Guy Cudell, dirige Saint-Josse, la plus petite et la plus pauvre commune de Bruxelles, de façon à la fois progressiste et désuète. Il infuse sa vision au sein des écoles communales. La mienne en fait partie. Appelée La Nouvelle École, elle a la particularité d'être de pédagogie alternative. Le contexte social et culturel est à la lutte contre le racisme et à la tolérance. On nous promet une société ouverte, où régnera irrévocablement l'égalité des chances. Enfants, nous sommes marqués par cette idéologie.

Je me souviens très bien du discours prononcé par le bourgmestre socialiste lors de la remise des diplômes. Nous achevons alors notre parcours dans l'enseignement fondamental et l'avenir semble plein de promesses : « *Les enfants, de l'Atlantique à l'Oural jusqu'au Cap de Bonne Espérance, se donneront la main pour former un monde que je souhaite meilleur.*» Ma mère, cinéaste, filme ce discours dans l'un de ses films. Nous sommes en 1996 et son allocution sur le monde qui court vers une inexorable ouverture entraîne la ferveur de l'assemblée, composée principalement d'enfants aux origines incroyablement variées. J'en fais partie et je suis convaincue de sa bonne foi. Ceci constituera le point de départ de mon film et aussi de mon désenchantement.

Début des années nonante, face à un changement d'équilibre démographique dû à l'augmentation des populations d'origine étrangère de la commune, les familles belges migrent peu à peu vers d'autres communes. Dans ce nouveau paysage, le projet pédagogique ne trouve plus le même écho. Mon école, qui se devait être le chantre de la diversité, perd ses alliés. Doucement, le monde est en train de changer.

J'ai donc grandi dans ce quartier dont les habitants sont originaires d'un ailleurs, un ailleurs auquel je n'appartiens pas. Mon particularisme se dessine : je suis une petite fille à la peau blanche identifiée comme indigène et ma famille est une entité minoritaire au sein même des minorités. Sans conscientiser que je suis différente, je me lie, durant ma scolarité et avec la grâce de l'enfance, à mes jeunes camarades. Je rencontre Esinam, Zeynep et Laïla. Toutes les trois sont issues de l'immigration ; ghanéenne, turque et marocaine. Nous dormons les unes chez les autres, mangeons les repas des mamans, connaissons les histoires et les habitudes propres à chacune.

Éduquée dans l'ouverture, tout cela me semble naturel. Mais, en arrière-plan, le contexte politique se modifie radicalement. Le monde traverse une crise, au moment même où nous vivons la nôtre, celle de l'adolescence. Au moment de l'entrée dans l'âge adulte, c'est la crise économique qui éclate. Les discours, les histoires et les certitudes qui régissaient le monde se complexifient.

En parallèle, ma mère, Marie-Hélène Massin, a réalisé plusieurs films documentaires dans les années nonante et deux mille, ayant trait entre autres à des questions sociales et politiques. Le thème du multiculturalisme est aussi fortement présent, notamment par le questionnement de la présence de sa famille dans un quartier d'immigrés. Son travail cinématographique témoigne donc de la démarche de mes parents de s'installer là mais aussi d'une certaine époque.

Il y a alors eu les débats à la maison, les préparations, les tournages. La maison est souvent le lieu d'une émulation et de réflexion sur le monde. J'ai suivi, toute petite, le personnage haut en couleur de Guy Cudell qu'elle a longuement filmé pour *Le Bourgmestre a dit*. J'ai passé du temps avec les jeunes d'origine turque en quête de liberté, qu'elle filme dans *Rue de l'Abondance*. J'ai ensuite été l'une des fillettes de *Petites Filles* qu'elle filmait lors du fragile passage de l'enfance à l'adolescence. Il y a vraiment eu un écho marquant entre ce qui se passait à la maison, à l'école et dans les médias, certes alors moins omniprésents qu'actuellement

Les thématiques de ces films ont marqué mon enfance et nourrissent aujourd'hui encore mes réflexions et mes questionnements ; le multiculturalisme, l'altérité, l'engagement, la politique.

Rue de l'Abondance - Marie-Hélène Massin

LES IDENTITÉS SE DEMULTIPLIENT

À vingt-quatre ans, enceinte de mon premier enfant, je décide avec mon compagnon de revenir au quartier, après avoir vécu plusieurs années dans une commune bruxelloise plus cossue. Je deviens maman d'un petit garçon dont le grand-père est sénégalais et musulman. Les identités s'additionnent. Sa naissance cristallise les questions identitaires : du simple choix du prénom aux partis-pris culturels et religieux (circoncision, etc.).

Le petit garçon grandit et questionne sur sa couleur de peau, ses origines, celles des autres. La différence se pose, mais dans un contexte tout autre que celui de mon enfance. Avec son papa, nous nous posons beaucoup de questions, c'est à notre tour de transmettre. Mais que transmettre dans le trouble contemporain ?

Nous habitions alors l'atelier attenant à la maison de mes parents. C'est une époque où je veux mettre en application mes idéaux issus de l'enfance, mes rêves de société ouverte et dépasser les impossibilités culturelles. Mais je me sens littéralement à l'écart, dans un environnement cloisonné. Mère moi-même, je perçois avec plus d'acuité le vécu des femmes du quartier : enfant, poussette, cuisine, maison, quotidien répétitif de la sphère privée. La rue appartient aux garçons et aux hommes. Parallèlement, la sentiment de communautarisme s'accroît concrètement. Les tensions sont silencieuses, mais présentes. Désillusion à nouveau, je comprends que je n'ai plus grand-chose à voir avec ce quartier.

LES RÊVES DES HÉRITIÈRES

Malgré la fracture, que je sens grandissante entre ce lieu de mon enfance et mon monde d'aujourd'hui, mes amies et ce temps de l'enfance partagé sont encore en moi. Comme des traces inusables qui se sont insinuées dans les strates silencieuses et intérieures de la femme que je suis devenue.

J'ai grandi avec Esinam, Zeynep et Laïla, j'ai partagé avec elles les moments phares de la construction de nos vies de femme. Nos corps, nos esprits, nos questionnements ont évolué ensemble. De nos liens presque charnels est née cette évidence de les filmer. Porter à l'image nos intimités de femmes que je trouve flamboyantes et fortes. Faire surgir de nos quotidiens ces féminités lumineuses de jeunes trentenaires.

Ce sont nos rêves d'enfant qui seront le prisme à travers lequel se dessinera le portrait de cette génération qui a vu naître et s'effondrer le mythe d'une société multiculturelle. Comme toutes les fillettes et les adolescentes, chacune de nous avait rêvé la femme qu'elle incarnerait en devenant adulte. Chacune de nous avait mentalement construit une image de ce qu'elle serait, de ce qu'elle ferait. Comment cette image a-t-elle résisté au temps qui est résolument passé, à la vie et à la société qui nous ont séparées ? Quelle vérités ces images portaient-elles ? Et quelles valeurs incarnons-nous encore aujourd'hui de cet esprit d'ouverture et de cette utopie qui ont nourri nos rêves d'enfants ?

C'est dans ce voyage entre passé et présent, entre les rêves de l'enfance et la réalité d'aujourd'hui que le film se déploiera.

2 – LES TEMPS DU FILM

Il y aura deux grands moments : le temps de l'enfance et de ses utopies qui mène à la quête d'identité, et le temps présent, celui des jeunes femmes de trente ans que nous sommes aujourd'hui, qui confrontons nos songes à la réalité de nos vies.

TEMPS DE L'ENFANCE, TEMPS DE L'UTOPIE

Tout part de ma chambre d'enfant dans la maison de mes parents qui contient les traces de mon enfance et de mon adolescence. Elle est devenue à la fois le lieu de stockage de la famille, comme le purgatoire des livres que l'on ne parvient pas à jeter. Les choses s'y accumulent, témoignant des époques, telles des strates temporelles. Ce lieu symbolise beaucoup de choses et les éléments présents, des références de lectures, des idées encombrantes, endiguent la possible dichotomie de mon propos. La chambre agira comme une matrice ; là se trouve encore la mémoire du monde dans lequel nous avons été amenées à grandir. Elle porte en filigrane l'utopie d'une société mélangée, transmise par mes parents, par l'époque et par l'école.

Cette chambre sera le cœur battant de la première partie du film et participe au *constat.* Habitée par ma voix off et celles de mes amies, c'est ici que se portera le récit d'une époque qui nous a vues grandir, nous construire, nous définir et rêver notre futur.

C'est à travers un travail d'abstraction, tant sonore que visuel, que je la filmerai pour me reconnecter aux réminiscences d'un quartier particulièrement marqué culturellement. En retrouvant les sons de ma rue, je redécouvre les sensations d'un monde ouvert où tous les « ailleurs » se rencontraient. L'atmosphère nous plongera dans ce brassage de cultures hétéroclites.

De même que chaque objet filmé dans la chambre aura une fonction symbolique, il ramènera un pan de l'histoire et sera le support d'un fragment de mémoire qui viendra éclairer le récit de cette époque d'ouverture, dorénavant révolue.

Rue de l'Abondance - Marie-Hélène Massin

Cette première partie ne sera pas à proprement parler un huis-clos, différents objets et matières permettront de penser le présent et de nous projeter dans l'époque à travers des images d'archives, des images des films de ma mère, des fragments de journaux télévisés,.. Autant d'éléments qui viendront nourrir la sensation qu'il y avait là une vraie volonté politique et sociétale, imprégnant notre enfance et étant déterminante dans la personne que chacune d'entre nous est devenue aujourd'hui. Comme nommé plus haut, y apparaîtra, par exemple, le discours du bourgmestre lors d'une de mes remises de diplôme filmée par ma mère dans son documentaire *Petites Filles*. Il y évoque cette grande amitié entre les peuples qui ne pourra connaître que des jours meilleurs, ainsi que l'impossibilité d'une régression sociale.

La chambre révélera également des objets signifiants, comme une broderie d'une domestique noire dos à dos avec une servante blanche. Je l'avais réalisée petite fille, précisément dans cet esprit d'égalité et de diversité. Cette broderie servira de support à un dialogue avec ma mère, avec Esinam et avec le passé.

Nos voix off évoqueront notre scolarité à La Nouvelle École et son multiculturalisme. Nous nous rappelons de Saint-Josse et de notre enfance, ère de notre ouverture de petites filles sur l'autre et sur le monde, les années « tolérance ».

Les voix finiront par évoquer la rupture et les désillusions qui ont suivi. Dans les années nonante, le projet pédagogique mené dans mon école perd de la vitesse. Le monde est en train de changer. L'équilibre des communautés, qui rendait possible le projet pédagogique, n'est plus. L'utopie se dépiaute mais nous, les petits élèves de ces années-là, sommes définitivement marqués par cet esprit. Et notre attente est ferme quant au monde à venir.

Enfin, la chambre sera le lieu du passage, de la transmission : Ma mère me pousse vivement à me débarrasser de ce qui ne sert plus. Cet espace devient alors symboliquement ce regard sur le passé à quitter. À la fin du film ma mère me « libère » de l'Histoire en me suggérant de m'émanciper du passé et de vivre intensément le monde d'aujourd'hui.

Broderie réalisée durant mon enfance.

LE TEMPS PRÉSENT : UNE GÉNÉRATION DE FEMMES AUX IDENTITÉS MOSAÏQUES

Que sont devenues ces figures de la mixité que nous étions, fières du multiculturalisme promu il y a une vingtaine d'années, ? Comment percevons-nous la situation sociale et économique actuelle ? Comment vivons-nous la réalité de ces nouveaux visages de femmes que nous sommes censées incarner ? Comment nous représentons-nous au sein de cette société éclatée, où les valeurs autrefois structurantes semblent définitivement éparpillées ?

Ces questions, qui sont lourdes de sens, j'ai choisi de les traiter de façon ludique et onirique dans la seconde partie du film qui mêlera des séquences du réel à des séquences imaginaires.

Je filmerai d'une part Zeynep, Laïla et Esinam dans le quotidien que chacune d'elle a construit: des séquences qui révéleront leur parcours (parfois tortueux), habité par les questions de la mixité, de l'intégration, du regard de l'autre, de leur propre regard sur elles-même, sur leur famille, sur leurs origines et leur place aujourd'hui dans la société. Ces séquences mettront en lumière ce qui en elle constitue une fusion créative des cultures multiformes qui les ont construites. Ce qu'en sociologie on appelle communément une « identité-mosaïque ».

A ces séquences du réel se mêleront des séquences plus oniriques. Le dispositif sera la mise en scène d'un fragment de rêve que nous avions durant notre enfance. Par exemple, le rêve de ce que nous serions en devenant adultes. Je ferai appel à nos récits intimes et structurés, en partie par imprégnation avec nos milieux et cultures d'origine. Il s'agira de révéler les habits symboliques que chacune revêt pour être en adéquation avec sa propre représentation.

Nous mettrons ensemble en scène les séquences où elles reviennent sur leurs rêves d'enfant (voir description du rêve de chacune à la fin des fiches des personnages). Et à travers ces questions de forme, ce sont les questions de fonds et nos mondes intérieurs qui se déploieront : comment nous présentons-nous au monde extérieur aujourd'hui, de quoi nos choix sont-il fait, comment notre image de nous-même s'est-elle transformée au cours du temps, comment gérons-nous nos identités composites?

Ces moments de mise en scène – moments suspendus, hors du temps du réel – apparaîtront comme des bulles qui racontent ce qui travaille l'inconscient de chacune des filles. Ce sont ces moments projetés entre le réel et le rêve qui donneront à voir et à entendre les femmes que nous sommes aujourd'hui dans toute la complexité de nos identités, multiples et repensées.

LES PERSONNAGES

ESINAM

C'est dans la petite enfance que nos parcours se rejoignent : les classes maternelles à La Nouvelle Ecole fin des années quatre-vingt. D'une certaine manière, sa mère et mes parents partageaient les mêmes idéaux post soixante-huitards.

Esinam est le fruit du métissage entre un père ghanéen, issu de la classe moyenne et venu tenter sa chance en Europe, et d'une mère belge portée sur les cultures venues d'ailleurs et sensible au courant hippie encore en vogue à l'époque. Esinam raconte la particularité de grandir dans cet entre-deux. Elle assume ses origines et applique parfaitement à son apparence le syncrétisme qui est le sien. Elle mixe une allure occidentale à des éléments afros, tels les tissus qu'elle met dans ses cheveux non lissés ou les grandes créoles qui s'affolent autour de son visage : « *C'est peut- être une réaction de personne minoritaire mais moi je me sens un peu à part. Je le vis comme une fierté. Pourtant être moitié-moitié, c'est particulier. Je me sens belge et bruxelloise mais quand on me demande mes origines je suis ère de dire d'où je viens. Dans le milieu blanc de ma mère où j'ai grandi, il n'y avait pas de « black ». Mais je ne m'en rendais pas vraiment compte. J'étais souvent la seule étrangère, mais personne ne me faisait de remarques désobligeantes. Seul mon oncle, à un mariage, nous a fait des remarques racistes.* »

Elle a quitté l'école à 14 ans dans un rejet du conformisme et de la routine. C'est de la musique qu'elle veut faire. Elle part en voyage à 17 ans, enchaîne les petits boulots et se lance en autodidacte comme flûtiste. Elle veut une vie autonome, sans horaire, même s'il faut faire preuve d'autodiscipline. Le travail est tantôt intense, tantôt sporadique, et il faut sans cesse se réadapter.

Aujourd'hui, Esinam vit toujours à Saint-Josse dans sa maison d'enfance, dans l'appartement au-dessus de celui de sa maman malade dont elle s'occupe seule. Avec sa vie agitée, ce lieu est son cocon, malgré le fait que « *bien sûr, ça n'est pas toujours évident comme quartier* ». Son quotidien est fait d'incertitudes et ses choix de vie ne lui garantissent aucune sécurité. N'aimant pas l'idée d'être assistée, elle dit préférer vivre de peu et garder « *une illusion de liberté* » : elle n'a ni le chômage ni le statut d'artiste. Aujourd'hui, elle commence à avoir quelques bons contrats, à être mieux payée et parvient à se débrouiller grâce à son petit loyer. Elle travaille sur un projet solo qui débouchera sur la sortie d'un CD ou d'un EP ainsi que sur un clip.

Le rêve d'Esinam

Lorsque nous étions enfants, nous faisions du cheval ensemble au Haras des Avelines. Esinam s'imaginait alors adulte habillée d'un tailleur bleu, les cheveux lissés en chignon, sur le dos d'un cheval blanc. C'est cette scène qui sera reconstituée dans le film, comme un instantané de son rêve où elle incarne le mélange parfait de la femme d'affaires, du sentiment de liberté et de la princesse.

LAÏLA

Laïla a grandi non loin de la Gare du Nord. Ses parents sont marocains ; sa mère vient du nord et a la peau blanche, son père vient du sud et a la peau noire. Laïla est grande, a la peau très mate, un sourire ravageur de grands yeux noirs et les cheveux frisés. À Bruxelles, elle ressemble à une métisse belgo-congolaise, pas à une Marocaine. Elle a toujours joué de l'ambiguïté de son physique car c'est plus simple et moins dépréciatif dans l'(in)conscient collectif.

Son parcours est compliqué : son père, alcoolique, battait sa mère. La vie à la maison était un enfer. Enfant, elle passait beaucoup de temps devant la télévision, très regardée à la maison. Elle a beaucoup rêvé et fantasmé le monde adulte notamment à travers les séries télévisées : glamour et séduction.

Adolescente, elle était fascinée par le Brésil. Consciente que dans nos contrées l'exotisme de l'Amérique latine est plus glamour que celui du Maroc, Laïla jouait à être brésilienne et a commencé à danser dans un groupe de samba. Elle se faufile, glisse dans les différents rôles, à la vie comme à la scène.

Ses intentions de vie alternative et de liberté sont aux antipodes du milieu dans lequel elle a grandi, l'obligeant à cultiver le secret et les rêves. Laïla a grandit dans un monde d'interdits. Aujourd'hui, elle a quitté Bruxelles et vit à Londres depuis quelques années, avec un artiste anglais aux allures de hipster.

Dans la City, Laïla ressemble au personnage de Sue dans *Sue perdue dans Manhattan*, une femme à l'allure hors norme qui semble chercher son chemin. Depuis deux ans, elle travaille au service clientèle d'un centre culturel. Elle gagne très mal sa vie, Londres coûte très cher et son mi-temps ne suffit pas à boucler les fins de mois. Alors elle danse ou joue la comédie pour y arriver. Et elle a demandé l'aide d'un agent d'acteur car elle a surtout envie d'être comédienne. Mais son accent français semble limiter son ascension et sa couleur de peau la cantonne à un certain type de rôle. Débuter une carrière d'actrice dans la trentaine semble également poser quelques difficultés.

Quand on arrive au pas de sa porte, on est accueilli par des posters pro-vegan. Laïla est très investie et très engagée dans ce mouvement qui, là-bas, a une portée autrement plus importante qu'en Belgique. Pour elle, la cause animale est à replacer au centre du débat, « *le sujet est beaucoup plus important qu'on ne le pense, c'est hautement politique* ».

Le rêve de Laïla

Enfant, Laïla se voyait danseuse « comme à la télévision ». Son instantané de rêve qui sera mis en scène la montrera dans une tenue indienne, toute de couleurs vives et d'or vêtue, telle une héroïne bollywoodienne. Cela fera bien sûr écho à son apparence caméléon, sa quête de spiritualité ainsi qu'à l'importante communauté indienne de Londres.

ZEYNEP

Zeynep est originaire de Jette, au Nord de Bruxelles. Contrairement aux Turcs de Bruxelles qui viennent plutôt d'Anatolie, ses parents viennent d'Erzurüm, à l'extrême Est de la Turquie. Son père, alors étudiant boursier, arrive à Liège avec sa mère diplômée d'une école de couture d'Istanbul, ce qui était très avant-gardiste pour l'époque. Sa mère est une femme moderne qui ne porte pas le voile. Les parents veulent éviter de voir grandir leurs enfants dans le quartier turc de Bruxelles qui pâtit d'une mauvaise réputation. Ils s'installent dans une barre d'immeuble avec une vue étourdissante sur Bruxelles.

Zeynep explique qu'elle ne se sent pas « immigrée ». Ses origines turques font partie de son identité, certes, mais cela s'arrête là. Elle parle parfaitement le turc, mais uniquement avec sa famille. Avec son frère, elle parle français (ce que la maman leur reproche).

Elle est représentante pour des cosmétiques de parapharmacie. Elle est soumise à la loi du marché, plus encore que Laïla ou Esinam. Elle doit rendre des comptes et être rentable. Pour son travail, elle parcourt la Belgique en voiture. Certains secteurs lui sont attribués, elle y a ses clients et ceux à trouver. Son téléphone ne cesse de sonner. Zeynep déteste son boulot mais est coincée dans des contingences financières.

Elle fume beaucoup. Elle se fait les ongles, ses cheveux sont toujours lissés. Elle revendique une esthétique très standardisée. Elle a beaucoup d'amies de toutes origines confondues. Zeynep n'est pas mariée. Elle n'a pas d'amoureux à présenter à ses parents qui s'en inquiètent. Dans la trajectoire normée, simplement à l'échelle des membres de sa famille, elle fait figure d'exception. Elle habite depuis 7 ans à Saint-Gilles près de l'Avenue Louise, « *le top des quartiers à Bruxelles* », me dit-elle. Début 2017, elle a acheté un appartement qui se situe en lisière du quartier turc de Schaerbeek.

Elle a toujours plutôt tenu un discours de tendance « droite » sans revendiquer quoi que ce soit. Elle se dit contre une société « *d'assistés* ». Mais depuis quelques mois elle s'est énormément investie pour la cause des migrants. Elle y trouve un écho sur une partie de son éducation musulmane, basée sur la charité, et se rend compte que les choses sont beaucoup plus complexes. Elle est en train de changer de voie, de prendre conscience de certaines choses d'un point de vue personnel et professionnel : elle fait un boulot qui lui permet de bien gagner sa vie mais qui ne l'épanouit pas du tout. Elle se sent emprisonnée. Le fait de s'être investie auprès des migrants du parc Maximilien lui permet de s'épanouir, de donner sens à sa vie. Elle incarne parfaitement un type de femme rattrapée par les réalités de la vie, les contraintes normatives et le désir de trouver un sens à sa vie.

Le rêve de Zeynep

C'est en mariée que Zeynep s'est rêvée, but ultime que la famille lui a inculqué et quête non aboutie actuellement. Le choix du mari sera mis en scène à la façon d'un casting. Le dialogue second degré, en voix off, relatera les moult prérogatives auxquelles Zeynep doit faire face.

MON PERSONNAGE

Depuis six ans, je travaille dans un restaurant à Bruxelles que nous avons créé avec un camarade. Mon quotidien au travail et très concret mais aussi monotone: les tâches effectuées en coulisses, qui certes s'adaptent aux saisons, supposent une certaine répétition. Je paie les factures, fais les courses, effectue certaines préparations, et réitère une série de gestes inébranlables. Je suis aussi en contact avec les réalités économiques et politiques. Les difficultés sont nombreuses et reviennent, inlassablement. La charge de travail et la charge mentale sont pesantes, et les frustrations inhérentes à ces problèmes s'accumulent. Le monde du travail est harassant et je vois à quel point il brise autour de moi.

Je vis seule avec mon fils de neuf ans, et suis par là, moi même, en prise avec cette génération qui vient. Je suis souvent mal à l'aise par rapport au monde dans lequel celle-ci doit grandir : entre le terrorisme, que ces gamins ont perçu à leur porte, la droite dure qui se répand inexorablement, les crises migratoires et la planète qui se délite à vue d'oeil. C'est un chaos dingue. Quel récit raconter à ces enfants ? C'est une question que je me pose tous les jours. Mais ce que j'observe aussi, c'est l'engagement à titre personnel, et les tentatives nombreuses de ne pas se faire phagocyter par un système social et politique pernicieux. À travers cet arrière champs confus, je m'inscris donc comme quatrième personnage du film, instance qui amène et suggère les situations filmées pour tenter de faire émerger un regard sur ce monde qui a changé.

Ma place dans le film en tant que « personnage », prendra des statuts différents. Dans la première partie, mon personnage parle à la première personne à partir des fragments de souvenirs de l'enfance. Par là même, le spectateur est amené dans un monde de réminiscences en s'immergeant dans ma chambre de petite fille, véritable « ventre » du Im. J'apparais parfois à l'image, comme par exemple dans un dialogue avec ma mère au sujet du monde dans lequel elle m'a vu grandir. Ma voix, tantôt en IN tantôt en OFF, sera en constant dialogue avec les sons, les images d'archives, ou les inserts de séquences impliquant d'autres personnages. Le tout recréant, comme une mosaïque, ce monde de l'enfance qui est bien sûr le mien, définitivement marqué par ma subjectivité.

Dans la seconde partie du film, mon personnage cède peu à peu la place aux trois autres. Je suis bien sûr en constante interaction avec Laïla, Zeynep et Esinam, mais le plus souvent ce sera ma voix que l'on entendra, en dialogue avec elles. J'apparaîtrai peu à l'image, je suis derrière la caméra et j'assume dans le dispositif du film cette place de réalisatrice qui sera liée à leur cheminement. Seules les séquences fictionnelles de préparation et mise en scène des rêves acquièrent un autre statut : si je demande à Laïla, Esinam et Zeynep de mettre en scène leur rêve de petite fille et de jouer le jeu, je suis également la réalisatrice de ces séquences. Et ce procédé révèle d'une certaine façon mon rêve à moi : celui de devenir réalisatrice et de faire mon propre film. Cette concrétisation de mon rêve à travers ce film me place au même niveau que mes personnages puisque le projet nous amène, toutes les quatre, à accomplir cette introspection et à la matérialiser à travers le film.

LES TRAMES DU FILM

À travers ce documentaire, mon regard prendra la forme d'une quête réflexive et continuellement ouverte sur l'autre, avec l'autre. Je cherche à comprendre des mouvements intimes, sociaux, économiques, politiques et culturels qui me questionnent.

Mon point de vue quant à l'évolution sociétale ne se chargera pas « d'expertise ». Je ne cherche pas à résoudre des problèmes ni à trouver des solutions sur des constats que j'ai pu faire. Je pose un regard sur ce monde qui a changé car cela me touche. Je vois le temps et la culture laisser leurs empreintes sur le corps des femmes qui se redéploient sans cesse. C'est cette force de renouvellement que *Les Héritières* cherche à explorer.

Cette exploration filmée sera enveloppée d'une nuance intimiste. Il ne s'agit pas de s'appesantir sur le réel mais d'en jouer au gré des situations. Esinam, Zeynep et Laïla ont pour point commun d'avoir créé leurs propres univers, bien loin de leur environnement d'enfance. Même si, çà et là, certaines connaissent une certaine précarité, elles disent toutes « bien s'en sortir » ou « avoir de la chance ». Poser mon regard sur elles, leurs parcours, ne m'octroie pas le désir d'en faire des égéries d'une « intégration réussie ». Par là même, elles ne répondent pas à une volonté de démonstration en ce sens. Ce sont des parcours marqués par les questions de mélange de cultures et la quête d'une vie meilleure que celle de leurs aînés. La question de l'échec ou des difficultés liées à la mixité les touche mais ne semble pas au premier plan. *Les Héritières* cherchera plus à capter l'empreinte de ces thèmes qu'à en faire le bilan exhaustif.

Même si aujourd'hui j'ai le sentiment que les mots « immigration », « insertion », « intégration», « minorité », « assimilation », « politique d'accueil », etc sont galvaudés et ont perdu leur sens véritable, je vais tenter dans ce chapitre plus théorique de retracer le contexte politique et social qui va marquer le film.

Deux trames principales sont à distinguer, bien qu'elles soient inter-dépendantes :

L'histoire (brêve) de l'immigration
Les identités multiples.

UNE BRÊVE HISTOIRE DE L'IMMIGRATION

PRÉAMBULE

Je propose ici un chapitre plus théorique afin de mettre en contexte l'intention des *Héritières*. J'ai vécu cette période de la seconde partie des années nonante alors que j'étais encore une jeune fillette. Bien que poreuse et consciente du climat ambiant de l'époque, il m'a néanmoins été nécessaire aujourd'hui adulte, de revenir de façon plus objective sur cette période qui constitue la véritable pierre d'achoppement des *Héritières*.

J'invoque régulièrement l'idée de l'utopie (l'utopie de l'intégration, l'utopie du multiculturalisme) comme pensée qui aurait nourri mon époque, mon enfance. Je reviens grâce à un rappel historique, sur ce qui n'aurait pas fonctionné dans le mécanisme d'inclusion des populations d'origines immigrées arrivées en Belgique.

Méthodologiquement, j'ai accumulé une série d'articles et de publications que j'ai tenté de composter ici. Par ailleurs, j'ai également recueilli des témoignages tels que celui de l'ancien directeur de La Nouvelle Ecole, Olivier Dradin, ou de l'actuelle directrice du CBAI (Centre Bruxellois d'Action Interculturelle), Christine Kulakowski.

Cette partie du dossier remet en lumière un pan de notre histoire liée à l'immigration en Belgique mais ne sera pas à proprement parler une thématique en tant que telle du film à venir. L'Histoire sous-tend le propos du documentaire et constitue l'une de ses trames. Les Héritières s'inscrit dans ce contexte historique, questionne l'héritage, la transmission, et raconte une génération dans sa complexité et ses multiples nuances.

APPEL AUX TRAVAILLEURS

Pour répondre à des besoins de main-d'œuvre dans certains secteurs économiques, des dizaines de milliers de travailleurs marocains et turcs ont été appelés par la Belgique entre 1965 et 1973. Par la suite, en vue de contrer la stagnation démographique, démographes et économistes préconisent une politique d'immigration qui a pour objectif d'intégrer les travailleurs immigrés et leur famille. Le regroupement familial deviendra le type principal d'immigration au cours de la période 1974–1991.

Dans un premier temps, l'inclusion des immigrés dans la société belge se pose en termes de «problèmes ». Ce qu'on va nommer le « problème des immigrés » recouvre en fait divers problèmes sociaux parmi lesquels figurent, entre autres, la scolarité des jeunes immigrés, la concentration des immigrés dans certains quartiers urbains, la contestation de la présence des immigrés en période de crise de l'emploi et les différences culturelles. La crise économique et l'émergence du chômage massif à partir de 1974 exacerbent les relations entre les Belges et les immigrés, particulièrement dans certains quartiers bruxellois. Les Marocains et les Turcs, derniers venus, sont les principales victimes des stéréotypes raciaux.

ANNÉES 80 – LES PREMIÈRES POLITIQUES D'INTÉGRATION

La nécessité de développer des politiques publiques qui favorisent l'inclusion des immigrés dans la société belge s'est imposée assez tardivement, au milieu des années quatre-vingt. C'est au moment où les tensions sont les plus fortes, en 1984, que le gouvernement institue un nouveau Code de nationalité : les enfants nés sur le territoire belge de parents eux-mêmes nés en Belgique deviennent des Belges.

Par ailleurs, suite à la loi du 5 juillet 1979, qui officialise la communautarisation de la politique d'intégration des immigrés, on remarque une profonde divergence entre les politiques menées en

Flandre et celles menées en Communauté française. La Flandre considère que l'identité culturelle des communautés immigrées doit être respectée et soutenue par les pouvoirs publics qui doivent encourager la vie associative. Les diverses politiques d'intégration menées alors par la communauté flamande visent à préserver la spécificité culturelle des immigrés.

Du côté francophone (Wallonie et Bruxelles), les minorités ethniques ne sont reconnues ni dans les faits ni dans les discours. La politique spécifique est relativement marginale. La Communauté française, comparativement à la Communauté flamande, souffre d'un décalage important entre une intense réflexion sur la situation des immigrés et une faible volonté politique de mise en oeuvre d'une politique publique en la matière. Ses priorités en matière d'intégration des populations d'origine étrangère sont moins l'émancipation culturelle que l'insertion sociale et professionnelle, et principalement celle des jeunes générations particulièrement touchées par le chômage massif.

ANNÉES 1990 – L'OUVERTURE GÉNÉRALISÉE

Les années 1990 voient la constitution de nouvelles politiques publiques visant à améliorer la cohabitation entre les Belges et les étrangers et à lutter contre les désavantages dont les immigrés sont victimes. Ces politiques concernent des domaines aussi divers que l'aménagement du territoire, la culture, l'enseignement, l'insertion professionnelle et la lutte contre la petite délinquance. Des expériences d'enseignement interculturel sont entreprises de même que des mesures sont prises pour améliorer l'enseignement dans certaines zones défavorisées, comme les zones d'éducation prioritaires ou les mesures de discriminations positives dans certaines écoles.

De façon globale, les années 90 seront marquées par le rouleau compresseur de l'ultra-libéralisme. Mais un réveil se fait jour, la meilleure nouvelle de cette décennie, c'est d'abord le décentrement de l'Occident, l'émergence d'un monde postcolonial. Le mot "alter" qui apparaît signifie moins la prise en compte de la figure de l'autre que la fin de notre séparation d'avec l'autre. C'est la remise en question des hiérarchies classiques, le début de la juxtaposition des spécificités culturelles.

C'est dans cet esprit d'ouverture que La Nouvelle École a été créée. J'y entre en 1989. Le projet est original car il propose un encadrement pédagogique alternatif dans une commune défavorisée et extrêmement métissée, là où ce genre de démarche est habituellement l'apanage d'un public privilégié. Dans un contexte qui a vu la chute du Mur de Berlin, l'idéologie post-soixante-huitarde est encore effective, et trouve écho dans ce petit microcosme où, nous, les enfants, semblons favorisés par un projet éducatif solide.

Guy Cudell est alors Bourgmestre de Saint-Josse-Ten-Nood, depuis 1953, et prône une politique d'intégration et d'ouverture culturelle. Ce sont les années « tolérance » où règne l'évidence de la réussite à long terme de ce modèle multiculturel qui prône l'intégration.

ANNEES 2000 – LA FERMETURE

Les années 2000 verront l'effondrement de ces idéaux et l'élaboration de politiques publiques régionales différenciées. La Flandre promeut une politique de reconnaissance et de soutien aux

associations issues de l'immigration qui s'organisent autour d'une identité ethnique. Le soutien apporté en Flandre aux associations ethniques témoigne de la conviction flamande selon laquelle le développement d'une identité propre chez les descendants des immigrés stimule leur émancipation dans la société d'installation.

En Wallonie et à Bruxelles, après les élections de novembre 1991, le discours politique a changé. Après avoir soutenu durant de multiples années le financement des organisations autonomes des immigrés et alors que la Flandre l'opérationnalise, la Communauté française abandonne cet axe de la politique d'intégration et se recentre uniquement sur sa dimension sociale. Les populations immigrées ne sont plus considérées comme disposant d'une identité culturelle à développer mais sont intégrées plus globalement dans un ensemble de populations défavorisées et exclues. Il ne s'agissait plus de façon spécifique des problèmes des immigrés mais d'insertion sociale et de lutte contre l'exclusion. Les politiques poursuivies, qui ne sont jamais qualifiées comme ouvertement adressées aux populations immigrées, entendent lutter contre des "problèmes sociaux". La classe ouvrière, la culture populaire, la culture immigrée ont été supplantées par le discours sur les «publics défavorisés ».

Mon entrée dans l'adolescence s'opère dans ce nouveau millénaire. J'ai 16 ans quand les tours new-yorkaises s'effondrent. Et avec elles s'effondre aussi l'esprit « couleur café » qui avait baigné nos jeunes années. Je l'ignore encore mais nous nous enfonçons dans la funeste décennie 2000 entre spectre du terrorisme, crise financière et cataclysme écologique.

En arrière-fond, le contexte social et politique s'obscurcit, les rêves d'une société ouverte semblent s'évaporer. La question du religieux et du fameux « vivre ensemble » excitent le débat public de façon malsaine. La société se fracture, bien loin des slogans des mouvements antiracistes. Le repli communautaire se généralise inéluctablement, tout comme la précarité qui s'insinue dans le système sous toutes ses formes.

Mon adolescence se déroule donc dans une ambiance délétère et mes fantasmes de fraternité hérités de l'enfance semblent d'un autre temps. Des années plus tard, le monde simple et rassurant de mon enfance, n'est plus. Nous vivons nos vie de femmes dans un monde aux valeurs pulvérisées.

LA QUESTION DE L'IDENTITÉ – LES IDENTITÉS MOSAÏQUES

À l'âge de 12 ans, après plusieurs années passée à La Nouvelle Ecole, je rencontre Zeynep et Laïla à l'école secondaire. L'une est belge d'origine turque et l'autre belge d'origine marocaine. Nous sommes à l'Athénée Charles Janssens, à Ixelles. Le changement de décor est radical, le monde semble s'ouvrir même si entrer dans ce monde de « grands » me terrorise. Je découvre ce qu'il y a en dehors de mon microcosme. Bien entendu, j'ai fréquenté des gens de « mon milieu » durant l'enfance, mais l'école est ce qui a été le plus déterminant, le plus intense. Je découvre le Bruxelles blanc, le « Bruxelles sud » en fréquentant ce nouveau quartier incroyablement diversifié. Et puis il y a ces histoires de familles plus homogènes culturellement. Et l'aisance...Tout ce que je ne voyais que de loin.

Nous nous rencontrons à un âge où ces questions identitaires deviennent prégnantes. Il faut manifester son appartenance tout en adhérant aux codes de la société capitaliste qui dictent nos désirs. Persuadée au départ d'être « simplement » belge, je découvre la complexité de ma propre identité. Pour enfouir le malaise qu'engendre cette prise de conscience, je vais m'agripper à leurs origines « à elles » que j'estime plus tangibles, plus limpides. En devenant jeune fille, je comprends que cette double identité culturelle n'est pas non plus de tout repos pour elles. Celles-ci doivent édifier un modèle (sociétal) nouveau, quitte à engendrer du conflit, de la rupture (culturelle).

Cette question des identités-mosaïques me semble profondément intéressante ; je ne veux pas réduire le projet à la question de la génération de femmes issues de l'immigration mais plutôt l'élargir à la génération de femmes qui sont les points de rencontre de ce multiculturalisme. La volonté du choix de plusieurs protagonistes est d'ailleurs de n'enfermer aucun d'entre-eux dans ce qu'il pourrait éventuellement représenter, mais bien de capter les tonalités et les subtilités de chacun d'eux.

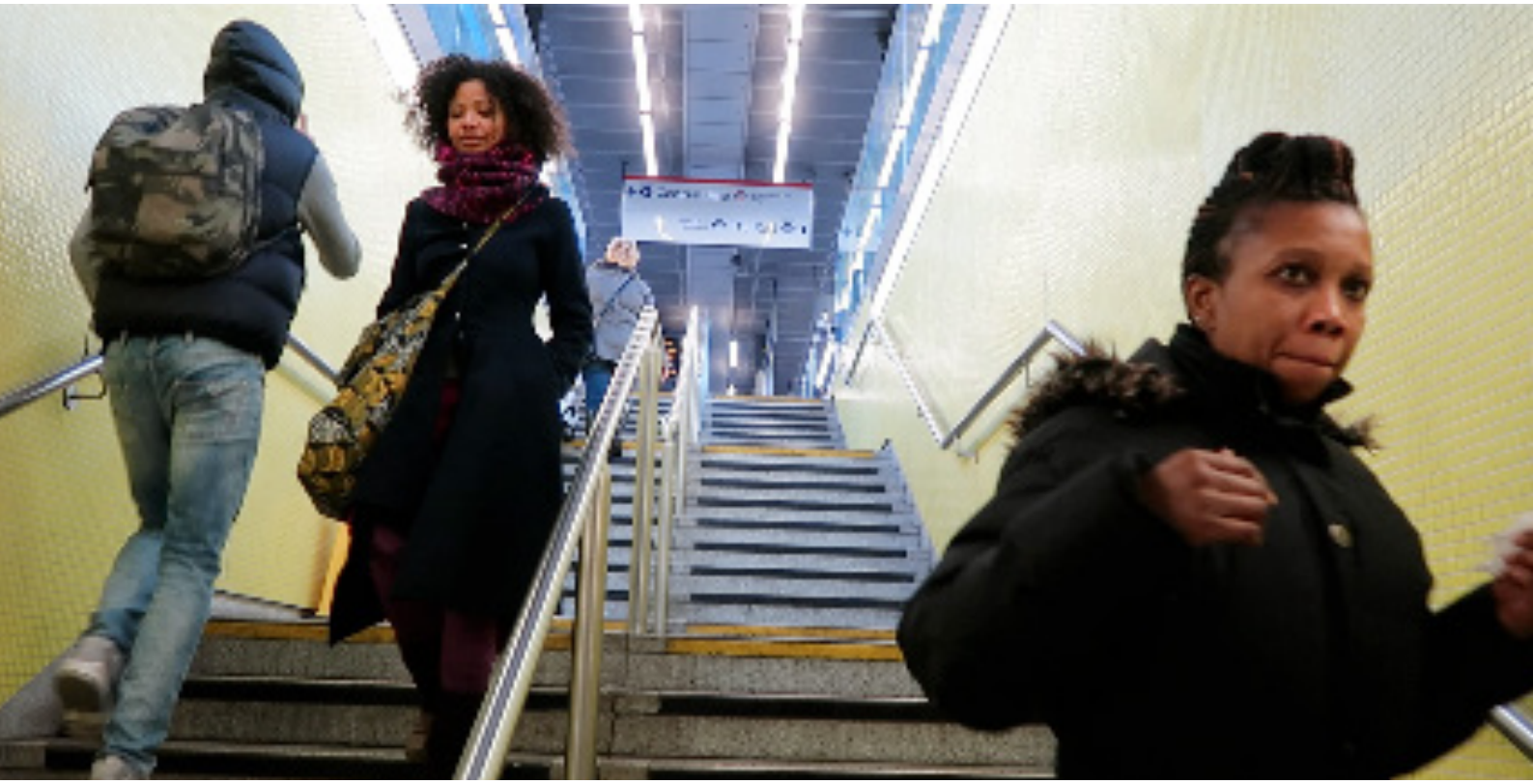
Aujourd'hui, je suis lucide sur le fait de m'être inconsciemment arrogé une culture qui n'était pas la mienne et dont pourtant, aujourd'hui encore, dans la vie et dans la transmission vis-à-vis de mon propre enfant, j'assume et je reconnais cet héritage. Mes amies elles aussi avancent dans la vie avec des identités en forme de patchwork. Elles sont aux antipodes du modèle de leurs mères. Elles n'ont pas d'enfant, ne sont pas mariées, elles sont autonomes financièrement, la question du religieux est transcendée. Dans un double mouvement, il y a l'héritage dont elles doivent se libérer mais dont elles doivent également assurer la continuité. Cela génère pour nous toutes de la contradiction, des paradoxes, des désirs d'émancipation et des fantasmes qui se fracassent contre le réel.

Malgré l'effondrement brutal de cette idéologie d'ouverture, nous en restons les produits. Quelles que soient nos origines, nous sommes aujourd'hui des métisses culturelles. Chacune d'entre nous a intégré la culture des autres et ces valeurs multiples irriguent notre présent. Nous ne sommes pas attachées à une identité fixe refermée sur elle-même, associée à une langue, une nation, une religion. Nous avons construit des « identités-relations » ou des « identités-rhizomes » comme le nommait Gilles Deleuze. Et la richesse de ces mélanges, bien qu'elle soit un permanent questionnement, nous a enrichis considérablement et influence nos choix de vie, nos positionnements politiques et notre regard sur le monde.

A travers ce film choral, je cherche à comprendre l'élaboration de ces féminités qui négocient avec les paradoxes et les différentes strates culturelles, générant ainsi une forme d'identité-mosaïque.

SOURCES :

http://cebaph.blogs.lalibre.be/media/00/02/1174186988.pdf
http://www.pourlasolidarite.eu/sites/default/files/publications/files/cahier1_politique_cohabitation_integration_bruxelles-2_0.pdf
http://www.cbai.be/revuearticle/739/
http://germe.ulb.ac.be/uploads/pdf/infos%20livres/BreveHistImmBelg2012.pdf
https://hal.archives-ouvertes.fr/file/index/docid/667161/filename/identites_decomposees_recomposees.pdf
http://www.lalibre.be/debats/opinions/la-multiculturalite-belge-reussite-ou-echec-51b8c730e4b0de6db9be434e
http://libertas-europe.eu/wp-content/uploads/2015/05/14-03-01-II-Int%C3%A9gration-Bruxelles.pdf
http://www.ulb.ac.be/socio/germe/documentsenligne/polmult1.pdf



Clos des Pommiers, 7
1310 La Hulpe
contact@iotaproduction.com
023446531